

MORDU PAR LE DIABLE

par
STEFAN BRIJS

Traduit du néerlandais par Daniel Cunin.

Publié dans *Septentrion* 2009/4.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Le premier roman de l'écrivain flamand Stefan Brijs (° 1969), *De verwording* (Perdition, 1997) portait l'empreinte du réalisme magique et se signalait par un langage baroque. Lors de sa sortie, un critique a salué en l'auteur «un grand talent» et «l'espoir des lettres flamandes». D'autres romans ainsi que des essais n'ont pas tardé à suivre.

Le roman *Arend* (Aiglon), paru en 2000, est la poignante histoire d'un jeune garçon difforme, en mal de compréhension et d'amour, qui rêve de devenir un oiseau. Vient ensuite, en 2001, *Villa Keetje Tippel* (Villa Keetje Trottin). Cette monographie de l'écrivain (et prostituée) Neel Doff, où la villa (entre-temps rasée) qui lui appartenait dans la ville limbourgeoise de Genk tient un rôle prépondérant, est l'occasion pour Brijs lui-même de raconter ce Genk où il est né, et qui, du pittoresque petit village qu'il était encore il y a un siècle, est devenu le cœur industriel du Limbourg belge.

La véritable percée de Stefan Brijs se situe en 2005 avec *De engelenmaker* (Le Faiseur d'anges). Le personnage central, Victor Hoppe, est un médecin qui, après une absence de près de vingt ans, revient dans son village natal de Wolfheim, situé non loin de la frontière germano-belgo-néerlandaise - région communément appelée les Trois Frontières. Les villageois accueillent son retour avec méfiance, d'autant qu'il ramène des triplés de quelques semaines, présentant tous trois une effrayante anomalie. Le médecin est toutefois accepté après avoir soigné quelques personnes avec succès. Mais ses enfants sont rarement visibles, ce qui relance la rumeur publique. Peu à peu, la population devine que les enfants sont gravement malades. Le père s'avère, lui aussi, bien mal en point. Otage d'un passé traumatisant, il prend une décision qui doit lui assurer l'immortalité.

La traduction française paraîtra en janvier 2010 aux éditions Héloïse d'Ormesson.

LA FAUTE DU DIABLE

Johanna s'était figuré le bec-de-lièvre de son fils tout autrement qu'il n'était en réalité. Au pire, elle s'attendait à voir une entaille superficielle d'environ deux centimètres, que quelques points de sutures suffiraient à faire disparaître. Il faut dire qu'elle avait toujours vu son mari avec sa cicatrice sans jamais se représenter la lèvre telle qu'elle avait pu être à l'origine. Aussi, quand il posa le nouveau-né dans ses bras, elle fut frappée de consternation au point qu'elle repoussa l'enfant.

- Ôte-le de là! cria-t-elle.

Dans un geste de dégoût, elle tendit les bras en l'air: l'enfant roula, se retrouvant la figure sur le ventre nu.

Karl hésita, non à cause de la répugnance qu'il aurait pu ressentir, mais parce que, de toute sa carrière, il n'avait jamais vécu pareille situation. Toutes les femmes qu'il avait aidées à accoucher avaient tout de suite pressé leur bébé contre elles, y compris dans les cas où quelque chose n'allait pas. À certaines, il avait même été difficile de le leur reprendre.

- Ôte-le de là, Karl!

Johanna avait l'impression que la bouche de l'enfant restait collée sur sa peau comme une ventouse, impression qui subsista après que son mari se fut emparé de lui: elle posa un regard inquiet sur son ventre pour s'assurer que le bébé n'était plus là. À la place qu'il avait occupée, il y avait du sang du cordon ombilical. Croyant qu'il s'agissait de traces laissées par la lèvre fendue de son fils, elle se mit à hurler de répulsion.

Le lendemain de sa naissance, Victor Hoppe fut confié aux clarisses de La Chapelle, à quelques kilomètres de Wolfheim. Le diable l'avait mordu. C'est du moins ce que pensait sa bigote de maman. N'avait-elle pas évité tout contact avec des lièvres, tant morts que vivants, au début de sa grossesse, mais aussi durant le reste des neuf mois? Or, malgré cette précaution, le garçon était né défiguré. Il fallait donc imputer ça à d'autres forces. Ça ne pouvait guère être que le diable.

Venu baptiser l'enfant, le vicaire Kaisergruber confirma ces suppositions.

- Mon Dieu! s'écria-t-il en le voyant avant de se signer dans un réflexe.

Cela n'échappa pas à Johanna:

- C'est la faute du diable, n'est-ce pas?

Elle escomptait une réponse affirmative qui la déchargerait de toute responsabilité, et elle l'obtint. Un simple hochement de la tête, mais cela lui suffit. Dans l'intervalle des deux secondes entre la question et la réponse, le vicaire avait regardé le docteur, debout dans un coin de la pièce peu éclairée, une main devant sa bouche mutilée.

C'est de sa faute à lui. Il a transmis le mal. Il n'aurait pas dû se reproduire. Voilà ce que pensait le vicaire Kaisergruber, sans le dire. Aussi se contenta-t-il de hocher la tête. Dans son lit, l'accouchée poussa un soupir.

Le couvent des clarisses de La Chapelle avait été de tout temps une institution pour des handicapés mentaux et physiques; toutefois, pendant la guerre, sœur Milgitha, l'abbesse, avait décidé de n'ouvrir sa porte qu'à des Belges et des Français de condition contraints de fuir leur demeure. Avec la fin de la guerre, l'asile avait été obligé de rouvrir. Victor Hoppe était leur premier pensionnaire; comme sa malformation ne constituait pas un réel handicap, on écrivit dans son rapport d'admission qu'il présentait certaines caractéristiques de débilité mentale. Aucune autre particularité ne fut mentionnée. En bas, les deux parents apposèrent leur signature.

Sœur Milgitha calcula la mensualité élevée pour la garde et l'éducation de Victor en se basant sur les revenus supposés du docteur, majorant même le montant dès qu'elle vit le

bébé. Aux parents, elle raconta que ce supplément servirait à couvrir les frais supplémentaires, par exemple l'achat de tétines adaptées. En revanche, à l'une des sœurs, elle confia qu'elle l'avait exigé car elle était convaincue que Doktor Hoppe et sa femme étaient prêts à payer n'importe quelle somme pour se débarrasser de leur gosse. Conviction qu'elle aurait d'ailleurs pu très bien déduire des paroles mêmes du vicaire.

Ce dernier avait proposé aux parents de confier pour l'instant l'enfant aux bons soins des clarisses. Moins d'une semaine avant, sœur Milgitha l'avait fait appeler pour lui dire qu'elle s'apprêtait à rouvrir l'asile. Elle lui avait demandé de repérer pour elle de nouveaux *déshérités* - comme elle les appelait. Bien entendu, il serait récompensé. Ne voulait-il pas être nommé curé au plus vite?

Le vicaire n'aurait jamais cru pouvoir trouver un déshérité aussi vite.

- Il faut combattre le mal, dit-il au docteur et à sa femme après avoir baptisé l'enfant.

Lors de cette opération, il pinça, à l'insu des parents, les fesses du bébé si bien que celui-ci se mit pleurer comme un possédé au contact de l'eau bénite sur sa petite tête. La mère porta les mains devant ses yeux, le père détourna le regard. Le vicaire répéta la même opération à deux reprises. Je pince. Je baptise. Je pince. Je baptise.

Toute l'eau bénite y passa. Les pleurs du petit Victor leur vrillaient les tympans.

- On ne peut combattre le mal qu'avec l'aide de Dieu, précisa-t-il en décortiquant chaque syllabe.

Il recoucha l'enfant en pleurs sans lui essuyer la tête. Les fins cheveux roux restaient collés sur le petit crâne. Le linge enveloppant le corps du bébé était tout trempé.

Il regarda la mère dans les yeux et, mine de rien, dit:

- Les sœurs de La Chapelle viennent de rouvrir l'asile.

Le père, il évita de l'observer. Il ignorait ce que ce dernier pouvait en penser. Quant à la mère, il était presque certain qu'elle ne voulait pas de l'enfant. Elle avait refusé de le tenir pendant le baptême et, chose remarquable, fait son possible pour ne pas croiser son regard.

Mme Hoppe leva les yeux sur son mari. Le vicaire détourna discrètement les siens, tourna la tête vers le berceau où Victor continuait de pleurer de toutes ses forces. D'un geste large, il porta la main à son visage, regarda par-dessous, en biais, le bébé, et secoua légèrement la tête pour montrer combien il était inquiet. Tendue, il attendait une réponse qui ne vint pas. Aussi, s'adressant de nouveau à Johanna, il se lança:

- Je peux... je peux vous arranger un rendez-vous avec sœur Milgitha.

- Nous y réfl... dit alors le docteur, mais sa femme l'interrompit brusquement.

- Je veux m'en débarrasser, Karl! s'emporta-t-elle.

- Johanna, nous devons en...

- Le diable est en lui! cria la mère, à moitié hystérique. Tu l'as constaté toi-même!

D'un coup sec, elle se tourna vers le vicaire. Son regard obligea ce dernier à intervenir.

- Herr Doktor, dit-il d'un ton calme, cela me semble être la meilleure solution.

Dans les yeux du docteur, un changement se produisit alors. Tout d'abord, il sembla étonné, et juste après, son regard se figea brièvement comme s'il essayait de se remémorer quelque chose. Le vicaire en déduisit que ses paroles avaient porté; aussi chercha-t-il à toucher une seconde fois son point faible:

- Pensez au futur de votre garçon, lui dit-il en le regardant droit dans les yeux.

Dans un lent mouvement, Doktor Hoppe dirigea son regard sur le berceau. Les pleurs montaient par vagues entrecoupées de courts répit au cours desquels le bébé, dans ses couinements déplaisants, cherchait des goulées d'air.

- Pensez au garçon lui-même, Herr Doktor. Le vicaire vit le docteur prendre une profonde respiration avant de dire:

- Vous n'avez qu'à nous arranger un rendez-vous. De préférence pour aujourd'hui même. La seconde d'après, le docteur tournait les talons et quittait précipitamment la chambre. (...)

LES ENFANTS NE VONT PAS BIEN

(...) Quand, à l'automne de 1988, on abattit le noyer dans le jardin du docteur, bien peu de villageois auraient alors cru que ce fait allait vraiment provoquer infortunes et malheurs à Wolfheim, ainsi que l'avait soutenu Josef Zimmermann. Moins d'un an plus tard, tous, y compris les plus sceptiques, durent admettre que le vieil homme avait eu raison. Jacques Meekers avait dès l'époque développé une thèse selon laquelle le malheur s'était étendu sur la bourgade à l'image des racines de l'arbre qui se prolongeaient sous terre. Devant les incrédules, il déployait au café *Terminus* une carte d'état-major de Wolfheim et de ses environs sur laquelle il avait marqué d'une croix les différents endroits où le malheur avait frappé. Chaque croix était numérotée et reliée, par une ligne capricieuse, au lieu où se dressait auparavant le noyer. Dans la marge, Meekers avait qui plus est précisé pour chaque numéro les détails du malheur survenu, entre autres la date et l'identité de la victime. En intégrant les petits accidents de tous les jours n'ayant pourtant pas provoqué de blessures dignes d'être mentionnées, il étayait ses assertions; il écartait par ailleurs les critiques, selon lesquelles les racines n'arrivaient pas jusqu'à La Chapelle, en montrant que la distance de ce lieu à celui où s'élevait auparavant l'arbre ne dépassait pas cinq cents mètres à vol d'oiseau.

Le malheur s'était annoncé avec l'accident de Charlotte Maenhout survenu le 29 octobre 1988. Tout le monde était d'accord là-dessus. L'enterrement avait attiré la foule des grands jours dans l'église, la plupart de ces personnes ayant sans doute espéré y voir Doktor Hoppe ainsi que ses trois fils. Néanmoins, il ne s'était pas montré, ni durant la messe ni au cours de l'inhumation. Par la suite, Jacob Weinstein raconta que le docteur avait téléphoné peu après l'enterrement pour présenter ses excuses: ses enfants étaient très malades. Le chagrin, bien sûr, s'était dit Weinstein, mais lorsque filtrèrent quelques jours plus tard certains détails sur le testament de Charlotte Maenhout, lui et bien d'autres villageois furent amenés à changer d'avis.

L'abbé Kaisergruber avait appris la chose de la bouche même de Legrand, le notaire de Gemmenich. Ce dernier lui avait dit que Charlotte Maenhout avait laissé toute sa fortune - il n'avait pas mentionné le montant exact, mais il s'agissait d'une somme rondelette - à une fondation de lutte contre les cancers infantiles. En soi, cela n'était pas préoccupant, mais maître Legrand avait précisé que Frau Maenhout avait modifié son testament deux mois seulement avant sa mort. Avant cette date, elle désignait comme légataires les enfants du docteur. Ils auraient hérité de l'argent à leur majorité.

Mais ce n'était pas tout. Irma Nüssbaum avait vu une camionnette venir livrer une caisse chez le docteur, caisse sur laquelle figurait ostensiblement le symbole de la radioactivité; le lendemain, un homme venant d'Allemagne s'était présenté chez lui - la voiture portait une plaque minéralogique de Cologne -, et ce visiteur avait confirmé que les enfants n'allaient pas bien.

- Il est resté plus d'une heure chez lui, raconta Irma, et quand il est ressorti, on aurait dit qu'il venait de voir un fantôme. Il s'est mis au volant, mais est tout de suite redescendu de voiture. Je me suis approchée pour lui demander ce qui n'allait pas, s'agissait-il des enfants? Il m'a regardée comme si je l'avais pris en flagrant délit, j'ai compris tout de suite. «Ils ne vont pas bien, n'est-ce pas?» ai-je dit. Je l'ai vu hésiter, néanmoins il a fait non de la tête. «Non, pas vraiment», a-t-il dit. Sur le ton qu'on prend quand quelqu'un, enfin, vous comprenez.

Il m'a alors demandé si je connaissais une certaine Frau Maanwoud. «Vous voulez dire Frau Maenhout, la femme de ménage du docteur.» Il voulait savoir ce qui lui était arrivé et je lui ai raconté qu'elle avait fait une chute dans l'escalier, chez le docteur. Morte sur le coup. Je lui ai demandé pourquoi il tenait à savoir cela. « Comme ça, comme ça », a-t-il. Il en avait vaguement entendu parler. Il m'a semblé complètement déboussolé car il est remonté dans sa voiture sans rien ajouter.

L'absence du docteur aux obsèques, la nouvelle au sujet du testament de Charlotte Maenhout, l'histoire d'Irma Nüssbaum: la conclusion fut vite tirée.

- Les fils du docteur sont à l'article de la mort.
- Ce serait donc bien, tu sais...
- C'est sans doute une leucémie, dit Léon Huysmans. Ce n'est pas rare chez les jeunes enfants. Ça ne pardonne pas.
- On l'a vu venir.

Les villageois en eurent le cœur net lors des semaines suivantes: Doktor Hoppe consultait de moins en moins. Il ne répondait pas quand on l'appelait, la grille de l'entrée restait fermée à clef, si bien qu'une partie de sa clientèle dut se rabattre sur un autre médecin. Certes, ça râlait, mais dans l'ensemble, tout le monde montrait de la compréhension.

- Il est obligé de s'occuper de ses enfants.
- Leur état se dégrade certainement vite. Voilà pourquoi on ne les voit plus dehors.
- Quel drame, d'abord sa femme et maintenant...

De toutes parts, on proposa de l'aide au docteur, tant des femmes disposées à faire le ménage que des hommes prêts à tondre la pelouse, mais il déclina leurs offres avec amabilité. La seule qu'il accepta sans hésiter fut celle de Martha Bollen: elle lui avait suggéré de passer commande par téléphone et de se faire livrer à domicile.

- Il souhaite bien sûr être le plus souvent auprès d'eux. Cela va de soi, racontait cette dernière qui se chargeait en personne de lui amener ses courses, non sans ajouter un petit quelque chose pour les garçons.

Une fois, elle ne put avaler sa salive:

- Herr Doktor, est-il vrai que...

Pensant que le docteur comprendrait ce dont elle voulait parler, elle fit exprès de couper sa phrase.

- Quoi? lui demanda-t-il néanmoins. Qu'est-ce qui est vrai?
- Ce qu'on dit sur les enfants? se risqua-t-elle.

Elle vit dans son regard qu'il était apeuré. Toutefois, il fit comme s'il n'avait pas compris:

- Que dit-on sur les enfants?

À contrecœur, elle prononça le nom de la terrible maladie qui avait terrassé son mari dix ans plus tôt.

Le docteur haussa les sourcils et fit non de la tête.

- Le cancer? Non, pour autant que je puisse en juger.

Estimant qu'il s'agissait d'une réponse toute faite, elle ne jugea pas opportun de lui poser d'autres questions. Il lui paraissait clair qu'il ne souhaitait pas aborder le sujet.

- C'est encore trop tôt, expliquait-elle à ses clients. D'abord, il doit accepter la chose.

Quand mon mari est tombé malade, je n'ai pu en parler qu'au bout de trois mois.